

mellement ce soir, mon cher Paul.

J'ai insisté auprès de mon père pour qu'il cesse cette folie. Lui qui n'est jamais sorti de ses bureaux qu'avec un cache-nez, été comme hiver, il allait affronter des rues sans trottoir et des moustiques, si ce n'est des choses plus dangereuses !

Mon père est un homme de caractère inflexible ! Je ne pus le faire changer d'avis, mais avec patience et persuasion, je le convainquis, cette soirée-là, de ne pas me renvoyer au couvent. La perte de ma mère m'était trop cruelle ; si je devais le perdre, je préférerais perdre la vie avec lui.

Je n'ai jamais su ses motivations, mais il accepta que je parte avec lui.

Il ne me restait que quelques jours pour faire les boutiques et chercher de quoi me vêtir ; des vêtements légers, agréables, élégants... J'en fis remplir cinq malles achetées à cet effet chez Vuitton.

====*==*

Le voyage en bateau est l'un de mes plus mauvais souvenirs, ce fut aussi désagréable que ma grossesse. Je ne me souviens que des repas difficiles à avaler et des vomissements incessants alternant avec les crampes d'estomac !

De toucher la terre ferme fut une délivrance ! Et ce fut avec angoisse que j'acceptais de monter à bord d'un autre bateau à destination de Manáos.

Ce bateau fluvial fut un délice ! Ses roues à aubes scandaient la remontée du fleuve, les dîners et les bals se succédaient. De jeunes et riches planteurs me faisaient la cour. J'aurais dû accepter leurs demandes de mariage au lieu de courir dans la jungle.

Le voyage en pirogue fut assez plaisant. Je n'avais rien d'autre à faire que regarder les berges encombrées de végétation et les torses musculeux des rameurs indigènes. J'en oubliais les mous-

tiques, les anacondas et autres piranhas.

Nous touchâmes enfin au but du voyage après avoir traversé le territoire des Jivaros. Le seul souvenir qu'il m'en reste fut un bref entretien avec leur chef pour nous autoriser le passage. Après m'avoir dévisagé et écouté, il dit quelque chose comme : « Pour être réduite, une bonne tête doit être pleine. »

Enfin, il nous fallut descendre des pirogues et marcher derrière les porteurs à travers la jungle, escalader une colline, descendre vers un large cours d'eau. Dans la masse de verdure, sur l'autre rive, nous pouvions entrevoir des constructions, des pierres mous-sues.

C'est là, sur une boucle du fleuve, que fut le tournant de ma vie ! Une immense pirogue allait d'un temple à l'autre. Deux rangées de pagayeurs faisaient jaillir des gouttelettes d'eau en scandant un chant érotique. Sur une estrade, un homme rayonnait, précédé d'une rangée de femmes indiennes très occupées à une tâche obscure.

L'homme nous vit. Il ordonna à ses rameurs de s'arrêter. Deux autres barques s'approchèrent, elles transportaient des grands-prêtres et des chefs reconnaissables à leurs parures de plumes multicolores et aux oreilles pourvues de lourds pendentifs en or massif !

Les barques accostèrent. Des gardes sautèrent sur la berge, brandissant des lances, nous obligeant à rester immobile.

Les grands-prêtres et les chefs descendirent alors et se dirigèrent vers nous, à pas lents, curieux d'examiner de près ces hommes à la peau blafarde. Je dois avouer que ma peau claire, laiteuse, était sans défaut, mes dents aussi belles qu'une rangée de perles sauvages.

Moi, je frémissais d'émoi chaque fois que le regard de l'inconnu assis sur l'estrade me transperçait. Sur le moment, j'en accusai la chaleur humide, mais elle n'était pas la cause de la moiteur intime...

Enfin, bref ; Paul, je voulais te dire que l'emplumé en chef fut rassuré sur nos intentions et qu'il fit un signe vers la grande pirogue. Les pagayeurs frappèrent l'eau, la grande barque taillée dans un seul tronc de bois précieux s'approcha...

Mes yeux étaient rivés à ceux de l'inconnu...

Un cri de stupéfaction me fit sortir de ma transe ! Mon père, ses assistants et nos porteurs étaient ébahis, leurs yeux écarquillés fixaient...

À toi, Paul, mon fils, cela va être encore plus difficile à raconter... Mais il faut que tu connaisses toute la vérité. SURTOUT, tu ne m'interromps pas, quoi que je dise.

Un héraut s'avança et clama : « Voici venir le Grand Popaul ! Il est la Vie, Il est la Fertilité, Il est à l'image de la Nature, Il est Verd¹, Il est Croissance. »

Ainsi, cet homme adoré comme un dieu était le grand Popaul !

Mes yeux auparavant fixés à ses yeux l'étaient désormais sur son vit immense, à la peau mate tachetée de marron !

Eh oui, tu as bien entendu, mon Paul, et merci de garder le silence. Le vit de Popaul, son pénis, son phallus, sa verge, sa queue, était en effet fort visible, seulement protégé du soleil par les éventails agités par ses servantes, les prêtresses indiennes. Ces femmes n'agitaient pas seulement leurs éventails, de l'autre main, elles s'activaient sur la verge grandiose de Popaul pour lui préserver son immense grandeur lors de la procession entre les deux temples. Tâche fort ardue, à ce que j'appris plus tard, car les caresses devaient être assez énergiques pour lui faire conserver une raideur de bon aloi et assez douces, lascives, attentionnées, pour que cette raideur ne soit brusquement interrompue par une perte de semence.

====*==*==*

1 Verd, comme verdure, verdeur.

Evangelica se mit à rire doucement, élégamment. Ah, oui, je ne t'ai pas encore dit que ton père s'était entouré de plusieurs collaborateurs.

Ceux-ci, jeunes et vigoureux, avaient des besoins, disons, vitaux, et, à chaque escale, ils fréquentaient des endroits interdits aux mineurs et signalés par une lanterne rouge. Souvent situées au bord de l'eau – bord-d'eau, bordel – ces maisons closes étaient ouvertes à tout homme normalement constitué, marié ou non, il suffisait qu'il en ait les moyens.

Ton grand-père faisait partie de ces hommes à gros moyens et il aimait vider sa bourse, sa fortune le lui permettait.

Il s'enticha de cette Evangelica, la mère maquerelle d'un de ces bord-d'eau et elle le suivit, avec trois appétissantes jeunes filles destinées à rassasier les employés de ton père, à les rendre heureux, d'où leur surnom de filles de joie.

Evangelica, disais-je, riait des méthodes employées par les Indiennes pour donner au rituel toute l'ampleur possible.

Un des emplumés en chef la mit au défi d'en faire autant !

La maquerelle fit sortir les femmes de l'embarcation sauf trois qu'elle avait remarquée. Elle les plaça à l'origine de la hampe et Evangelica plaça ensuite ses trois filles au bout de cette verge, la plus adroite juste après, disons, le col roulé.

Evangelica effectua rapidement la mise en place de son petit personnel pour que l'objet de la procession ne devienne pas flasque. Elle mit la main à la pâte, montrant aux jeunes Indiennes comment augmenter et maîtriser le flux de vitalité.

« Prête ! Lança-t-elle aux rameurs. Allons et pénétrons joyeusement dans la grande Lune du second temple. »

Elle avait évidemment remarqué que le premier temple était celui du soleil et le second celui de la lune.

À l'étonnement de tous, Evangelica fit merveille. Je ne pus le vérifier sur les employés de mon père en pantalons amples, mais

les étuis publiens des Indiens marquaient joyeusement midi !

Jamais le rituel n'avait eu une telle ampleur ! Les grands prêtres décidèrent de fêter cela le soir même, au grand émoi et plaisir des Indiennes désireuses de tester les bienfaits apportés par le Grand Popaul à leurs maris.

Les trois employées d'Evangelica firent grise mine ! Elles entrevoyaient une nuit de travail fort longue et peu reposante malgré le fait qu'elles la passeraient sur le dos.

Que je te dise ensuite, mon Paul adoré...

Ton grand-père était désireux de montrer le grand Popaul au monde entier comme l'avait fait le cirque Barnum avec Buffalo Bill, Tom Pouce et l'éléphant Jumbo. Mon père entrevoyait des bénéfices aussi monstrueux que le vit de mon Amour !

Eh oui, mon cher Paul, Popaul fut mon premier et unique amour, hormis toi.

J'étais tiraillée entre deux lignes de conduite :

a) Laisser Popaul dans son milieu naturel, là où il était honoré, dussé-je accepter de vivre comme une Indienne à ses côtés.

b) Accepter que Popaul soit trimbalé dans notre vieux continent, montré comme une bête sauvage ou admiré comme une curiosité non consommable.

Non consommable !

Oui, mon ange, Popaul l'était autant qu'une sucette trop énorme ! Au grand désespoir du sexe dit faible, des siècles de sélection naturelle avaient pourvu cet homme d'un membre trop... disons, membré.

Même les trois zélatrices d'Evangelica durent renoncer ! Evangelica, en personne, tenta de partager la couche de Popaul. J'en étais fort jalouse et, au petit matin, la mère maquerelle dut s'avouer vaincue ! Malgré sa technique, son expérience, elle ne put se l'enfourir. Elle trépignait de rage, hurlant : « Il est foutrement trop bien bâti ! »

====*==*

Ton grand-père, lui, était parvenu à ses fins. Il a convaincu les grands prêtres que Popaul était le vit incarné, que lui seul pouvait faire reverdir les déserts (et la France en était riche, de déserts !) et soulager la faim qui tenaillait des millions de personnes. Il expliqua aux emplumés en grande tenue que l'exposition universelle de 1900 à Paris était le lieu idéal pour évangéliser les foules.

Popaul fit ses valises, emportant ses trois Indiennes préférées et tous les bijoux en or et en jade nécessaires aux rituels, sans oublier le principal : sa cape en plumes d'oiseau-mouche, une merveille ayant nécessité des années de travail intensif !

Evangelica et ses trois filles complétaient l'équipe technique de lubrification et d'entretien de l'engin qui devait faire la fortune de mon père et mon désespoir...

Comment, mon fils, te décrire les émois d'une jeune fille fraîchement sortie du couvent, sans mère, sans amie, sans confidente, entichée d'un monstre révééré comme un dieu et sans espoir de vie conjugale classique ?

Je ne le ferai donc pas.

====*==*

La grande pirogue traversa la jungle et conduisit Popaul jusqu'à Manáos.

Missionnaire de la fertilité, il tenait à se tenir bien raide toute la journée et à ensemer, chaque soir, chaque contrée traversée.

Les six filles étaient épuisées par cette tâche.

À Manáos, Popaul eut un malaise. Un médecin fut mandé d'urgence. Il ausculta mon amour et il lui trouva un souffle au cœur.

Imagines-tu le cœur de mon aimé avec une défaillance ? Je ne l'en aimais que plus sans oser le lui dire.

Lui aussi m'aimait, ses grands yeux étaient constamment rivés sur moi, son chaud sourire me faisait tressaillir, entretenant la moiteur tropicale ressentie à notre première rencontre.

Mon père tint à conserver son capital intact !

Il annula les représentations prévues dans le théâtre de la jungle², le magnifique édifice digne d'une capitale européenne, bâti avec les bénéfices du caoutchouc !

Et, c'est avec huit jours de retard que le grand Popaul occupa entièrement la scène !

La grande Sarah Bernard en fut toute retournée !

Soir après soir, Popaul obtenait un franc succès. Les femmes voulaient prendre ses loges d'assaut !

Ses soigneuses évitaient de trop le forcer, lui évitaient de répandre sa précieuse liqueur. Cette période de repos relatif lui fut bénéfique, il fut bientôt prêt à repartir.

====*==*

Mon père avait fait réserver tout un côté du bateau, Popaul occupait trois chambres. Son lit était en face des portes de communication des cabines et une couche douillette en fleurs de coton évitait à son vit les trépidations des machines.

Ton grand-père était un génie ! Il avait appris que les seringueros saignaient les hévéas sauvages dans les forêts impénétrables. Quelques planteurs avaient recueilli des graines d'hévéa pour les cultiver³. Ces plantations étaient faciles à entretenir, faciles à sai-

2 Le Théâtre Amazonas (en portugais : Teatro Amazonas) fut inauguré le 31 décembre 1896 à Manaus. Il s'agit d'un opéra situé dans la forêt amazonienne. Il fut construit durant la Belle Époque au temps où les fortunes se faisaient grâce à l'extraction du caoutchouc. La première représentation eût lieu le 7 janvier 1897 avec l'opéra italien *La Gioconda* de Amilcare Ponchielli. L'édifice fut depuis restauré à quatre occasions : en 1929, en 1974 et entre 1988 et 1990. Actuellement, il possède une salle de 701 places avec des sièges recouverts de velours rouge. *Wikipédia Théâtre Amazonas*

3 Le caoutchouc naturel provient de la coagulation du latex de plusieurs plantes, principalement de l'hévéa, *Hevea brasiliensis*, famille des Euphorbiacées, originaire

gner, le bénéfice était immense !

Pour être certains de conserver le monopole de cette culture, les douaniers fouillaient soigneusement tous les voyageurs quittant le pays, personne ne devait exporter ces hévéas !

Mon père eut alors une idée sublime ! Il fit mélanger des graines d'hévéa à la longue couchette de coton supportant le vit de Popaul.

Les douaniers n'osèrent pas manipuler le long engin qui les horrifiait et les rendait jaloux. Ils ne découvrirent donc pas les graines cachées dans le coton.

Ces graines furent ensuite revendues en Indochine, les nouvelles plantations d'hévéas rapportèrent encore une fortune à ton grand-père.

Le monopole du caoutchouc quitta ainsi le bassin amazonien, les fortunes locales s'écroulèrent, Manáos redevint une petite ville sans intérêt et le fameux théâtre tomba en ruine. *(Là, je pense que ma mère a oublié la version historique et reconnue : les graines d'hévéa ont été sorties en fraude dans des balles de coton)⁴.*

En quittant cette région, Popaul entraînait sa ruine !

====*==*

d'Amazonie. La collecte se fait par incision de l'écorce des troncs de manière que le latex, issu des canaux laticifères, s'écoule dans des godets placés juste au-dessous. En Amazonie, c'est le travail des seringueros. Le latex récolté est transféré dans des conteneurs, filtré et peut alors être stabilisé à l'ammoniaque (précipitation des flocons) puis pressé pour diminuer sa teneur en eau ou alors coagulé de façon plus ou moins contrôlée et séché par la fumée d'un feu (les goudrons empêchent la putréfaction) afin d'obtenir des balles de caoutchouc. La culture de l'hévéa (appelée hévéaculture), bien qu'originaires d'Amérique du Sud, s'est développée dans le sud-est asiatique et, à une moindre échelle, en Afrique équatoriale (Nigeria, Côte d'Ivoire, Cameroun). *Wikipédia Caoutchouc (matériau)*

4 1876 : Henry Alexander Wickham rapporte du Brésil 70 000 graines d'hévéa replantées ensuite dans toutes les colonies britanniques d'Asie (notamment à Ceylan), brisant ainsi le monopole brésilien. *Wikipédia Caoutchouc (matériau)*

Vers mes racines.

La semaine suivante, j'embarquai pour le Brésil pour exaucer mon premier souhait : retrouver une partie de mes origines et de ma famille dont j'avais ignoré l'existence jusqu'à mes quinze ans.

Ma mère m'accompagna jusque sur le pont-promenade des premières classes. La destination, le navire, tout cela lui rappelait de trop mauvais souvenirs, mais elle avait tenu à m'accompagner, craignant de perdre le fils après le père.

Au moment des adieux, alors que la sirène ordonnait aux visiteurs de redescendre à terre, ma mère m'offrit ces deux conseils :

a) Toutes les femmes sont des salopes, exceptée, bien sûr, ta sainte femme de mère.

b) Toutes les filles disent s'intéresser à tes bourses, mais en réalité elles n'en veulent qu'à ta bourse.

==*=*=*=*

Le voyage fut fort agréable. À cause de la guerre, les hommes étaient requis sous les armes, les pauvres sur le front, les cultivateurs en première ligne, les techniciens dans les usines, les plus fortunés dans les bureaux à l'arrière ou dans l'aviation.

Les demoiselles se déchiraient pour les rares célibataires et,

ayant presque seize ans, une ombre de moustache, une immense fortune, j'étais la proie idéale !

Je suivis à la lettre les conseils de ma mère, ma bourse et mes bourses intactes, je débarquai à Manáos.

La ville était en triste état, les magnifiques immeubles étaient abandonnés, les rues n'étaient plus entretenues, les filles se louaient au coin des rues pour se faire entretenir, les hommes rôdaient d'un air vindicatif...

Protégeant ma bourse et mes bourses, je me fis conduire chez Evangelica.

Au-dehors, la lanterne rouge brillait. Au-dedans, dans une pénombre complice, les filles attendaient le client, le pigeon.

Je demandai à parler à la maîtresse des lieux.

Mon air farouche de petit coq français les fit rire et les attendrit.

Elles avaient sûrement deviné ma jeunesse, ma timidité, mon inexpérience... Elles m'installèrent confortablement dans un salon particulier, certaines lorgnaient sans vergogne sur mon entre-jambe. Ma mère avait donc raison !

Une femme entra, la quarantaine élégante, encore svelte, sans maquillage outrancier. Un rouge mat sur les lèvres, un trait de khôl pour souligner les yeux légèrement en amande. Ses traits étaient réguliers, son visage presqu'ovale, ses cheveux d'un noir de jais étaient soigneusement nattés.

L'une des filles lui ouvrit la porte et m'indiqua en parlant à voix basse.

La belle femme épanouie vint vers moi, souriante, détendue...
« Bonsoir, jeune homme. Vous venez de France semble-t-il et vous désirez me voir ? »

Je ne savais pas comment l'aborder. Timide, je résolus de me jeter à l'eau : « Bonsoir, Evangelica. Vous souvenez-vous de Paul ? Je suis son fils. »

Evangelica tressaillit, s'appuya à une chaise. « Le pauvre Popaul ! Mais, je l'ai vu mort, il n'a jamais eu d'enfant !

– Evangelica, n'avez-vous pas connu la femme qu'il aimait ?

– Oui, Popaul était fou amoureux d'elle, une jeune demoiselle juste sortie du couvent. J'ai très bien connu le père de cette jeune personne.

– C'était ma mère et mon grand-père. Pardon, c'est ma mère et mon grand-père vient de décéder.

– Oh ! Que de grandes nouvelles... Racontez-moi comment Popaul a pu devenir votre père et comment votre grand-père est décédé. »

Dans les heures qui suivirent, je répétais à Evangelica les confidences de ma mère. Mon interlocutrice m'interrogeait sans cesse, me demandait des précisions...

Très vite, je me sentis attiré par cette charmante femme d'expérience. Avec elle j'avais oublié que j'allais seulement avoir seize ans.

==*=*=*=*

Seize ans ! Pour ma soirée d'anniversaire, Evangelica m'a préparé une surprise grandiose. Elle a fermé sa maison close, toutes les employées du bordel n'avaient qu'une mission : me distraire.

Grisé de champagne et de danse, je me laissai guider par Evangelica dans une chambre d'un rouge cramoisi, au plafond et aux murs ornés de miroirs.

C'est là, dans un parfum de patchouli qu'Evangelica réussit avec moi ce qui n'avait pu aboutir avec mon père. Elle venait de battre tous les records en faisant l'amour avec l'homme au plus long sexe du monde !

À cette époque, jamais cette idée de record n'est passée dans nos esprits. La seule vérité est qu'un sentiment très fort s'était créé entre la femme mûre et l'adolescent.

Evangelica s'en est très vite rendu compte et elle m'a rappelé

que je voulais retrouver la tribu de mes ancêtres. Je désirais remettre cette recherche à plus tard, j'avais encore tant à apprendre entre ses bras...

Autoritaire, Evangelica me trouva un guide, un Indien baptisé répondant au nom de Enrique. Cet homme recruta une équipe d'Indiens pour remonter le fleuve sur des pirogues. Presque tous ces hommes avaient été chassés de leur jungle ; leurs tribus avaient été décimées par les chasseurs, empoisonnées par le mercure des chasseurs d'or et l'alcool frelaté, sacrifiées par le contact avec la civilisation et les maladies extérieures, aucun soin ne leur avait été ensuite apporté.

Evangelica avait toute confiance en ces hommes frustes qui respectaient encore la parole donnée. Enrique et les siens avaient promis de veiller sur moi comme sur leur fils, ils nous avaient assuré, à Evangelica et à moi, à remonter le fleuve jusqu'aux deux temples, à fouiller la jungle pour retrouver ma famille et, ensuite, à me reconduire jusqu'à Manáos.

Ils avaient ensuite raconté que ma tribu avait dû disparaître, que les deux temples étaient réputés à l'abandon, que la légende de Popaul, le totem des Marsupii n'avait pas de suite, que mon grand-père est devenu un démon local, qu'on lui reproche d'avoir enlevé le totem vivant et d'avoir plongé la contrée dans la déchéance.

Je posai une question à mes futurs compagnons d'aventures : « Les Marsupii ? Jamais ma mère, ni Evangelica, n'avait cité ce nom. Êtes-vous certain du nom de ma tribu ?

– Oui, répondit Enrique. Les Marsupii ont toujours été célèbres pour leur culte érotique. Le grand Popaul et sa longue verge aux taches marron a été et est toujours le sujet préféré des conteurs.

– Je me rappelle que ma mère avait évoqué des taches marron et, une fois, elle avait comparé le vit flasque de mon père décédé à une saucisse truffée. Ainsi, je suis un Marsupi, l'Ami ?

– Marsupii est un pluriel, comme en italien. Au singulier, l'on dit un Marsupio. Donc, Monsieur Paul, vous êtes un Marsupio par

votre père et je vous remercie de m'avoir appelé ami.

– Vous m'inspirez confiance et je désire au plus vite retrouver les Marsupii et le culte du vit. »

Evangelica nous accompagna sur la jetée.

Avant de me laisser monter dans la pirogue, elle m'étreignit fortement, avec rage, les larmes aux yeux. « Sois prudent, mon cher Paul, reviens vite et en entier. Je t'aime Paul et je tiens à te voir revenir pour te perdre à nouveau, le grand monde t'attend... »

Et, elle ajouta, dans le creux de mon oreille : « Pour une femme, il faut trois hommes dans sa vie ; le premier pour éveiller sa sexualité, lui permettre de découvrir son corps ; le deuxième pour lui faire de beaux enfants ; le troisième pour vieillir ensemble... Rarement, l'homme est capable d'évoluer à la même vitesse que sa compagne, si c'est le cas, un seul homme nous suffit pour une toute une vie, mais c'est si rare !

Paul, je pense que c'est la même chose pour un homme ; découvrir son corps, son sexe, son emprise sur l'autre sexe ; fonder un foyer ; vieillir heureux, en harmonie...

Considère, mon chéri, que je suis l'une des femmes de la première étape. Je te permets de découvrir une autre facette de toi-même, d'autres femmes pourront compléter cette étape. Ensuite, tu rencontreras la femme de ta vie, celle avec qui tu auras envie de construire un foyer solide, d'avoir des enfants.

Ne dis pas le contraire, je ne peux pas être cette femme-là, trop de choses nous séparent.

Je serais toujours heureuse de te revoir, de t'aimer, mais sans avenir. »

Dans un sanglot, Evangelica s'éloigna de moi et elle courut se réfugier sur le quai, les yeux humides, agitant son mouchoir pour saluer notre départ.

====*==*

Dans la jungle.

C'est ainsi que je me suis retrouvé assis sur un sol de terre battue, dans une hutte, nu, le sexe maintenu dans un étui pubien. Pour la première fois de ma vie, ma verge ne me posait pas de problème !

Notre tailleur parisien me confectionnait d'élégants pantalons qui me permettaient de stocker ma verge entre la ceinture et le bas-ventre, donnant simplement l'illusion d'embonpoint.

Pour aller uriner, il fallait que j'ouvre tout le devant du pantalon, d'où les bretelles, je pouvais sortir ma quéquette, la saisir à deux mains et diriger le jet vers l'ardoise ou dans la cuvette. Quand je m'égouttais en l'agitant, je devais toujours faire attention à ne pas briser la faïence !

Les gros besoins me posaient davantage de problèmes ! Mon vit remplissait facilement une cuvette et ce n'était pas hygiénique qu'il traîne là où d'autres ont assuré des besoins physiologiques et abandonné des microbes et des champignons. Heureusement que Pasteur a découvert toutes ces petites bêtes qui transmettent les maladies. Pour déféquer, donc, il fallait que j'urine d'abord puis, maintenant mon braquemart à deux mains, je pouvais m'asseoir, mon engin dehors et faire mes besoins.

Sur les chiottes à la turc, l'angoisse me saisissait, j'avais tou-

jours peur de glisser, de laisser ma grosse commission hors du trou ! J'urinais d'abord soigneusement puis, je m'accroupissais, le pantalon sous les genoux, mon zizi relevé devant moi. Les deux mains prises, j'oscillais sur les mollets crispés, pressé de vider mes intestins. Quand les « ploufs » avaient cessé, je pouvais poser mon phallus sur ma cuisse, le temps de m'essuyer en craignant qu'il ne glisse. Ensuite, chaque main occupée à retenir une partie des vêtements ou de mon service trois-pièces, je pouvais me relever, doucement, et me réajuster.

Ici, dans la jungle, c'était si facile ! Maintenu dans mon étui pubien, ma quéquette était à l'oblique, je pouvais me tenir accroupi et uriner pendant que mes intestins se vidaient en gargouillant sur les herbes grasses ou dans un cours d'eau gazouillant. Quelle que fût la cible, un tortillon marron et fumant était fait et laissé sans appréhension. Quelquefois, je le regardais flotter, partir vers l'Atlantique au fil du courant... Une vie de rêve ! Je chantonnavais : « Que c'est donc beau de chier dans l'eau, on voit sa crotte qui nage. Si j'avais su que c'était si beau, j'en aurais fait bien davantage ! » Chanson on ne peut plus vulgaire, mais que voulez-vous, même dans les écoles des familles blasonnées et fortunées, les élèves échangent des bêtises dignes de Gavroche.

Une vie de rêve, soit, mais une vie de solitude... Il n'y avait presque personne dans les quelques huttes où nous résidions.

Je passais mes journées dans la jungle avec Juan et l'un ou l'autre emplumé. Ce n'était pas une sinécure ! Il fallait que j'apprenne la langue des ancêtres paternels, leurs coutumes, les arbres et les plantes de la forêt, ce que je pouvais manger ou ce qui pouvait me guérir. Bien sûr, l'accent était appuyé sur tout ce qui pouvait être dangereux pour moi.

Quand je me suis étonné de ne voir que quelques Indiens, Plumes-de-Pluie m'a expliqué.

Parce que mon peuple avait été massacré, exilé, les Marsupii s'étaient cachés dans la jungle en petits groupes. Ainsi, ils pou-

vaient plus facilement passer inaperçus. C'était aussi plus facile pour se nourrir, la jungle pouvait suffire à une quarantaine de personnes sans s'épuiser.

Plumes-de-Pluie m'a aussi expliqué que, à chaque pleine lune, les représentants de chaque groupe se réunissaient pour échanger des nouvelles, s'entraider, permettre aux jeunes gens et aux célibataires de se rencontrer. Il m'a promis que, bientôt, je pourrai rencontrer mes oncles, cousins et autres membres de ma grande famille, il m'a demandé d'être un peu patient, de connaître les rudiments de ma langue et comment vivre dans la jungle, ainsi je serai plus facilement accepté.

Un soir, nous dînions autour d'un feu de camp. Plumes-de-Soleil demanda la permission de parler à la fin du repas. Cette coutume m'avait étonné par son exquise politesse ; à la maison, chez ma mère, le silence était de rigueur. En dehors des repas, il fallait attendre que ma mère m'adresse la parole pour que je puisse émettre une requête, requête dont elle connaissait l'existence par les rapports quotidiens de ma nurse ou d'une domestique. Ici, les Marsupii vivaient dans le respect l'un de l'autre, ils demandaient à s'exprimer et ils n'imposaient pas leurs bavardages à tout bout de champ...

Plumes-de-Soleil attendit patiemment que les bouches soient vides, *ventre affamé n'a pas d'oreilles*.

Quand tout le monde fut repu de singe grillé, de mygales frites, de vers mijotés à l'étouffée dans des feuilles et de végétaux divers, Plumes-de-Pluie jeta une brassée de plantes sur les braises. Une haute flamme claire s'éleva, éclata et retomba. Une fumée âcre lui succéda immédiatement, un fort parfum me monta au cerveau et éclaircit mes synapses.

Plumes-de-Soleil saisit le bâton, il toussota et, le dos droit, la voix ferme, il annonça :

« Nous sommes tous heureux d'avoir Paul parmi nous. Il a fait

preuve de courage, de patience, d'assiduité à apprendre notre langue et nos coutumes. Juan a été un parfait mentor, qu'il en soit aussi remercié.

Ce soir, après vous avoir consulté l'un après l'autre, je peux vous annoncer que Paul et Juan sont dignes d'être présentés aux Marsupii.

Paul et Juan seront initiés à leur vie d'adulte et ils recevront leurs nouveaux noms ; en eux l'enfant va mourir et ils deviendront chasseurs, hommes de la tribu, géniteurs des futurs Marsupii.

La prochaine grande réunion aura lieu au confluent des deux rivières, la noire et celle aux pierres vertes. C'était le lieu privilégié des Marsupii pour se réunir, pêcher, se divertir avant que le blanc arrive pour nous enlever Popaul. La malédiction que nous avons jetée vers le blanc a porté ses fruits, il est mort dans des souffrances atroces apportées par son sexe pourrissant. Une page de notre histoire est tournée, nous devons l'oublier pour vivre pleinement. »

C'est là que, à la pleine lune suivante, je fus conduit, de nuit, pour être présenté à mon peuple.

Au bord de la rivière, dans les rochers et le sable, de petits feux crépitaient, des parfums de viande grillée et de végétaux embaumaient l'air calme.

De temps en temps, des cris d'animaux résonnaient autour de nous, les guetteurs nous prévenaient qu'ils veillaient, que tout allait bien.

Étant donné l'événement important de la soirée – la présentation du fils de Popaul – presque tous les Marsupii seraient présents.

L'endroit était bien choisi ! Un vaste confluent de deux rivières, des plages étendues, l'abondance en poissons et en végétaux comestibles, une ceinture de collines qui cachaient les lueurs des feux et qui permettaient aux guetteurs de surveiller une large zone de forêts.

Quelques Indiens étaient venus à l'avance pour préparer l'en-

droit, construire quelques cabanes de feuillage, bâtir des digues pour faciliter la pêche. Ils avaient récolté des plantes, ils les avaient finement broyées et ils avaient versé ce liquide blanchâtre en amont des digues. Intoxiqués par le poison, les poissons s'étaient endormis et ils flottaient à la surface de l'eau. Les Indiens les prenaient à la main, riant à l'idée de manger du féroce piranha ! Les autres petits poissons se réveilleraient bientôt avec la gueule de bois.

Les emplumés ne me présentèrent pas tout de suite.

Nous nous sommes arrêtés à un kilomètre du point de rendez-vous dans une hutte sommaire préparée à cette attention.

Plumes-de-pluie ordonna à Juan et à moi de se déshabiller complètement ! Pour moi, c'était vite fait, il suffisait que je délace mon étui pubien et mes godillots. J'avais oublié de vous raconter mes ennuis vestimentaires. Dans la jungle chaude et humide, les vêtements de tailleurs français sont plus un handicap qu'un avantage. La transpiration reste confinée dans la chemise, le pantalon, le caleçon... On est moite, mal à l'aise, les champignons ont un terrain favorable pour pulluler. Je me grattais sans cesse l'entrejambe. Ne croyez pas que les chemisettes et les shorts résolvent le problème. Dans tous les cas, des insectes s'engouffraient par les manches, par les jambes... Ils piquaient, grattaient, enflammaient ma peau fragile. Très vite j'ai abandonné ces morceaux de tissus de grand prix aux fourmis, il n'y avait pas de penderie ni de laverie. J'ai eu peur que ma peau blanche ne rougisse à cause des coups de soleil, il n'en fut rien, sous les arbres, il n'y avait pas plus de lumière que dans un appartement. La seule zone à risques était entre les arbres et la cabane, soit une vingtaine de mètres.

Au début, j'ai remis ma chemisette pour flemmarder dans le hamac, pour protéger mon dos. J'ai vite abandonné cette habitude, mon pyjama de flanelle ne me servit qu'une nuit dans ce même hamac, je vous déconseille la flanelle pour les tropiques, essayez plutôt la soie.

Dans ma hâte à me débarrasser des vêtements et à laisser mon

corps respirer l'air sylvestre et amazonien, j'avais fait du zèle ! Je m'en suis très vite aperçu quand il s'est agi d'aller dans les bois. C'est incroyable comme la plante des pieds peut être sensible ! Pendant longtemps, je me suis baladé en chaussures à clous, nu, le sexe suspendu...

Plumes-de-pluie nous regarda abandonner nos vêtements, j'étais inquiet, comment marcher sans mes précieux brodequins ?

Deux guerriers masqués apportèrent de l'eau dans des troncs d'arbres creusés ; sans douceur, ils nous frottèrent, astiquèrent... Conscients de l'importance du moment, ni Juan, ni moi, n'émîmes une plainte.

Ensuite, notre sorcier inspecta soigneusement notre peau, déposant une crème légèrement brunâtre sur chaque plaie, chaque piqûre de moustique ou morsure de fourmis.

Deux femmes entrèrent alors, précédées par leurs seins en gants de toilette qui descendaient jusqu'aux genoux. J'exagère un peu, mais elles étaient vieilles, ridées, toutes flasques, édentées...

Elles apportaient nos nouveaux vêtements.

D'abord, elles déposèrent une couronne de feuillage sur nos têtes. Un parfum arboricole s'en échappait, un peu entêtant.

Ensuite, elles m'enfilèrent un nouvel étui pubien et elles nouèrent une ceinture autour de ma taille pour le retenir. Elles ne parlaient pas, mais leurs yeux brillaient ! Je frémis d'horreur à la pensée qu'elles puissent encore désirer un contact sexuel !

À Juan et à moi, elles disposèrent une jupette en longues herbes en veillant soigneusement à la présentation. Un bref instant, je me suis imaginé être un rôti apprêté sur l'égal.

Visiblement, nous étions prêts à repartir. Je frémis à l'idée de marcher pieds nus ! J'étais à peine guéri de mes exploits précédents et mon entraînement ne consistait encore qu'à faire le tour de la clairière sur une piste soigneusement balayée.

Plumes-de-Jaguar entra alors. Il s'inclina respectueusement devant moi, ses mains allant jusqu'au sol. Avec déférence, il chaussa

mes pieds d'un genre de sandales.

Juan sourit et il me dit que c'était un grand honneur qu'il déroge à la coutume pour me faire plaisir.

En sortant de la hutte, nous fûmes surpris de voir que des gens attendaient... Une procession s'était créée pour nous accompagner.

À pas lents, nous fîmes environ une centaine de mètres, les vieilles femmes s'empressaient autour de nous pour vérifier si nos chapeaux et robes de feuillages étaient toujours bien disposés.

Devant nous, une jeune fille, juste vêtue d'une ceinture rouge, balançait quelque chose pour nous parfumer avec une fumée, nous encenser ! J'aurais préféré qu'elle s'en abstienne, la fumigation était capable d'éloigner les moustiques et les humains !

Nous nous sommes arrêtés dans une petite clairière enclose de pierres brutes. Au centre, trois pierres dressées abritaient un feu et une autre fumigation. Nos processionnaires se sont tus et ils ont respectueusement été se placer hors de portée de voix.

Les trois emplumés ont été se placer, chacun devant une pierre et ils ont commencé le rituel... C'était une version simplifiée de la cérémonie où un adolescent passait au statut d'adulte.

À la fin du rituel, une clameur s'éleva, nous étions acceptés comme adulte du clan ! La procession se reforma et nous sommes partis, enfumés, assourdis de chants, vers l'étape suivante.

Un arbre gigantesque nous accueillit. Grâce à des échelles de liane, des passerelles tanguantes, nous sommes montés à l'intersection des premières grosses branches. Cette fois, la cérémonie était destinée à élever nos âmes, à permettre à l'esprit enfermé en nous de s'exprimer.

L'étape suivante nous conduisit dans un étroit tunnel terreux, à moitié enterré, enfumé. Nous étions assourdis par le piétinement des processionnaires... Il fallait laisser mourir le vieil homme en nous.

Il fallut ensuite entrer dans un cours d'eau saumâtre, sûrement infesté de crocodiles et de vermine aquatique. Nous devons prendre conscience que les vies s'expriment dans les quatre éléments.

Au cours des cérémonies, nous avons reçu notre nom Indien, de Marsupii.

Juan était nommé l'Homme-d'or, nous n'étions que peu de personnes à savoir pourquoi. Ce nom dans la langue de ma tribu, c'était un bon signe, Juan pouvait devenir un personnage important...

Quant à moi, mon nom d'indien était Plume-d'au-delà-des-eaux, sûrement à cause de ma provenance outre-Atlantique ? Les emplumés m'ont prévenu que si je voulais succéder à mon père, un nouveau nom me serait attribué. À nouveau, un autre nom serait donné à l'âge de la retraite. Comme en Égypte antique, un maximum de cinq noms pouvait être attribué à Pharaon, vie, santé, force.

Bien sûr, dans la suite de mon récit, je n'utiliserai que rarement ces nouveaux noms, vous continuerez à côtoyer Paul et Juan.

Ornés de feuillages parfumés de fumigation, des gris-gris pendus au cou, aux bras, aux chevilles, nous entamâmes la dernière étape vers la plage où mon peuple allait m'accueillir comme un Messie, un Sauveur, un Homme Providentiel !

Dans l'anse de la rivière, les Indiens et les Indiennes étaient accroupis autour des feux de camp en train de manger les poissons.

Je pensais qu'ils allaient se lever, me faire une haie d'honneur. Mais non ! J'aurais préféré un bras d'honneur au silence, à l'indifférence...

Les emplumés me poussèrent vers un feu, une des vieilles femmes me tendit un poisson grillé à point et une botte de fourrages, pardon de végétaux. Je m'accroupis donc en faisant crisser les feuillages dont j'étais vêtu. Je me sentais ridicule ainsi accoutré au milieu de ces hommes et de ces femmes quasiment nus, sou-

riants, heureux de vivre, de se retrouver.

Une fillette vint vers moi, elle me tendit un gros coquillage, rempli d'eau claire. Je la remerciai d'un sourire et je bus l'eau fraîche.

Plumes-de-Soleil avait fini son repas, il se leva et il s'immobilisa, le regard perdu dans le ciel.

Quelque part dans la forêt, quelqu'un frappa un arbre creux. Un coup, un autre coup, un roulement. Le silence fit place aux conversations, les regards se tournèrent vers le chef debout.

Plumes-de-soleil entonna un chant, je ne comprenais pas bien les paroles et Juan écoutait avec attention, peinant à me traduire par bribes : « Marsupii, vous êtes tous venus à la grande réunion... La lune est belle et pleine, elle veille sur nous... Notre grand Popaul ne reviendra jamais, mais son fils est parmi nous... Il est des nôtres, il cherche encore sa voie... Plume-d'au-delà-des-eaux et l'Homme-d'or sont assis à mon feu, ils sont mon fils et mon frère, ils sont vos cousins et vos oncles. »

Juan ne comprenait pas tout, mais les regards étaient passés de l'indifférence à la curiosité, maintenant que ma présence et celle de Juan avaient été signalées, ma famille indienne pouvait s'intéresser à moi.

Un homme ou une femme se leva de chaque feu, ils vinrent s'incliner devant les trois emplumés et ils racontèrent ce qui s'était passé dans leur village depuis la dernière réunion. Leurs rapports faits, ils buvaient dans le coquillage et ils s'intéressaient alors à moi. Dans mon langage hésitant et tâtonnant, j'essayai de comprendre leurs questions, de répondre, de retenir leurs noms et leur degré de parenté.

Ensuite, des anciens passèrent, transportant une baignoire en bois et en écorce, remplie d'un breuvage épais. L'un d'eux trempait une louche dans le liquide et la tendait. Chacun buvait à même cette louche avec un plaisir évident.

À mon tour, je gouttais au breuvage épais, légèrement sucré, un

peu amer, apparemment alcoolisé.

Très vite, cette liqueur sauvage me fit tourner la tête.

====*==*==*

Fleur-de-Nuages.

Je me suis réveillé le lendemain matin, allongé près des braises froides, avec un léger mal de tête. La nuit régnait encore dans les sous-bois et le ciel blanchissait à l'Est. J'avais dû dormir une quinzaine d'heures !

Péniblement, je me mis debout.

J'avais mal aux jambes d'être resté longtemps accroupis et mal au dos d'avoir ensuite dormi sur les graviers !

Les piqûres de moustiques me donnaient envie de me gratter.

J'avais très soif, je me dirigeai donc vers la rivière pour me rafraîchir, me laver.

Je me débarrassai de ma couronne et de ma jupette en feuillage, ne conservant que les sandales protectrices.

À cet endroit, une cataracte en miniature avait creusé une conque entre les rochers, aménageant de minuscules plages de sable, discrètes, hors de vue.

Le léger mal de tête devenait une migraine... Je me laissai glisser entre les roches et je m'agenouillai sur le sable, je plongeai les mains jointes dans ce bassin naturel et je m'aspergeai abondamment.

La migraine devenait violente, me faisait mal aux yeux, j'en ac-

cusai la boisson exotique et alcoolisée que j'avais bue la veille au soir.

Des images survenaient, repartaient... Je n'arrivai pas à discerner ce qui était remembrance des rêves nocturnes de ce qui était pure hallucination due à la drogue.

Il y avait de grands arbres qui montaient jusqu'au ciel ; des champs d'orchidées reliaient la rivière aux nuages ; des chemins de lianes reliaient des maisons construites aux fourches des arbres ; dans chaque hutte, ma mère m'attendait ! Elle était à côté de mon père, le sexe de mon géniteur l'enlaçait tendrement...

Deux grands yeux couleur de noisette me regardaient avec ironie ; ils étaient découpés en amande ; un jaguar léchait tendrement un coq rouge et un perroquet vert ; sous les yeux, des pommettes hautes accentuaient le sourire moqueur ; un alligator tranchait le sexe de mon grand-père et il me l'apportait avec celui de Iakson ! Des boules velues, blanchâtres et noirâtres, qu'Evangelica faisait rissoler à la poêle en riant aux éclats ; une bouche vermeille, des incisives parfaites et des canines désireuses de dévorer la vie...

En plus des images, j'eus des sensations tactiles, d'une grande douceur ! Les arbres baissaient leurs branches pour tremper leurs feuilles dans l'eau et me rafraîchir, me laver tendrement. Bizarrement, ces feuilles avaient la silhouette et la délicatesse d'une main.

Je laissai ma tête aller, craignant le contact d'une roche ou du sable humide. Ma nourrice n'était pas plus moelleuse que ces rochers, ma tête rebondissait sur deux protubérances, glissait sur un toboggan lisse et légèrement humide, j'ai senti quelques algues et je me suis enfoncé entre deux roches lisses avant de perdre connaissance, une fragrance érotique m'envahissait le nez...

Le soleil était déjà haut quand j'ai repris connaissance ; les yeux clos, j'essayai de retrouver mes repères... La cataracte bondissait bruyamment non loin de moi, mais je n'avais pas la sensation du sable ou de la roche sous moi. Ma peau était fraîche, je ne pensai pas être brûlé par le soleil.

J'osais entrouvrir d'un millimètre les yeux, craignant que la lumière tropicale ne me redonne la migraine. Un toit de feuillage filtrait l'ardeur de l'astre. Quelque chose de vert allait et venait, me procurant de l'air et de la fraîcheur. Sur mon front, un cataplasme parfumé me faisait oublier la migraine violente du matin.

J'ouvris les yeux et je retrouvai les hallucinations matinales !

Deux grands yeux noisette et pas d'écureuil ; des pommettes souriantes où déposer des baisers ; des lèvres pleines, entrouvertes, un souffle parfumé ; plus bas, deux cônes couronnés de tétons virginaux ; une plaine dorée percée d'un puits ; non loin de mon nez, une toison douce à la fragrance érotique...

J'ouvris complètement les yeux et je tentai de me redresser.

Une main ferme m'en empêcha tandis qu'entre les lèvres résonnait une berceuse destinée à me calmer. J'avais été élevé par une nourrice, choyé par les domestiques féminines, mais je murmurai : « Maman ! »

Une chaude voix féminine, un peu rauque, murmura tendrement : « Plume-d'au-delà-des-eaux », mon nom indien !

D'un seul coup, mes sens et mon cerveau se sont mis à travailler de concert. En une fraction de seconde, je pris conscience d'être entièrement nu entre les bras d'une jolie demoiselle, ma tête sur ses cuisses, le nez à proximité de son pubis, mon sexe pendant entre mes jambes !

Elle dut sentir mon désarroi et elle se mit à rire d'un rire cristallin !

Ça y était, j'étais amoureux ! Je sentis ma verge se durcir...

Fleur-de-Nuages, tel était son nom, ne me laissa pas le temps de me mettre au garde-à-vous, elle se redressa, me tenant la main.

« Maintenant, tu vas mieux, allons rejoindre les autres et partager le repas, dit-elle. Elle ajouta avec une moue gourmande : Du moins, ce qu'ils ont laissé, tu as dormi longtemps. »

Souple, énergique, elle se glissa hors du fruste abri qu'elle avait

bâti pour me protéger du soleil, ses pieds nus agrippèrent la roche et elle s'élança, m'entraînant.

« Zut, je me suis marché sur la queue ! »

Le cri m'échappa, en Français.

Elle se retourna, fronçant les sourcils, inquiète.

Je répétais la même chose, en Marsupii.

Elle éclata de rire « Même un chien ne peut pas faire ça ! »

En la suivant vers les feux odorants, je repensai à une conversation, Evangelica m'avait lu : « Les bijoux indiscrets » de Diderot. L'auteur affirmait que pour chaque forme de sexe masculin, qu'il soit carré, triangulaire ou autre, il existe un sexe féminin correspondant. Mon initiatrice avait refermé le livre en concluant : « Tu vois, mon cher Paul, Diderot avait raison. »

En suivant les mollets ronds et les cuisses fuselées de Fleur-de-Nuages, je me pris à espérer qu'entre les fesses rondes, il y ait, une fois de plus, un joli bijou à ma taille, la preuve que Diderot avait maintes fois raison.

Je ne me souviens plus du menu !

Mes yeux étaient rivés à ceux de Fleur-de-Nuages, les trois emplumés s'étaient amusés de mon trouble et ils avaient invité la jeune fille à leur feu, rompant avec la coutume qui voulait que les groupes reflètent la hiérarchie et la position sociale de chacun.

À la fin du repas, notre chef demanda la parole et, bien sûr, il l'a obtenue. Il désirait annoncer à tous dans quel groupe j'allais désormais résider en sachant bien que cela n'était pas définitif, que j'étais appelé à vivre avec tous mes cousins, à tour de rôle...

Je commençais à connaître la jungle, à estimer les distances à parcourir pour rejoindre un parent, un ami. La distance ne se mesurait pas en kilomètres, mais en heures, en journées de marche sous les arbres, dans l'air humide, les marécages. Quelquefois, il fallait faire de grands détours pour franchir une rivière, trouver un gué. Suivant les aléas de la pêche, de la chasse, de la cueillette, ce

temps pouvait être doublé ou triplé !

En écoutant l'emplumé en chef, je frémissais à la pensée de ne plus revoir Fleur-de-Nuages, je savais déjà que je ne pourrai jamais oublier celle qui m'a sauvé de l'insolation, qui m'a soigné avec amour, qui a glissé ses cuisses parfumées sous ma tête douloureuse...

En voyant les yeux s'arrondir de stupeur, je réalisai que mes pensées pessimistes m'avaient empêché de prendre connaissance de l'avenir que l'on me réservait.

À la phrase suivante, les yeux se plissèrent, les lèvres s'étirèrent en un sourire complice ; Fleur-de-Nuages m'adressa un sourire radieux !

Plumes-de-Soleil ne m'avait pas quitté du regard, il se rendit compte que je n'avais pas compris son discours. Il se tut, il adressa rapidement quelques mots à l'assistance ; un silence stupéfait se fit, uniquement rompu par le crépitement du feu, le vent, la cascade...

En un Français impeccable, Plumes-de-Soleil s'adressa à moi : « Paul, Plume-d'au-delà-des-eaux, fils de Popaul, espoir des Marsupii, écoute ce que j'ai à te dire. Nous, les chefs des Marsupii, nous avons décidé que tu irais dans le groupe de Plumes-de-jaguar, puis dans celui de Plumes-de-Pluie, pour apprendre nos coutumes, nos plantes... Quant à moi, je n'appartiens à aucun groupe, je vais selon les besoins de chacun, au service de tous.

Un événement imprévu a bouleversé nos projets ! Tu as fait la connaissance de Fleur-de-Nuages, cette jeune femme a demandé que tu partages sa hutte. Chez nous, contrairement à vous autres soi-disant civilisés, la parole d'une femme a autant de poids, sinon plus que celle d'un homme. Quand l'une de celles qui enfantent, nourrit, éduque, a un désir, nous faisons notre possible pour la satisfaire. Et, Fleur-de-Nuages a été la première à solliciter ta présence près d'elle.

Si tu es d'accord, tu peux la suivre ?

– Si je suis d'accord ! M'exclamai-je dans ma langue maternelle. Je suis prêt à la suivre au cœur de la forêt, malgré les fourmis et les moustiques !

– Ta réponse ne me surprend pas, fougueux jeune homme. Qu'il en soit ainsi !

– Mais, mais, murmurai-je, incrédule, vous parlez le français ?

– C'est une longue histoire et ce n'est ni le lieu, ni l'heure, d'en parler. À tous, enchaîna le chef dans ma langue paternelle, demain nous levons le camp et chacun rejoindra ses pénates. Je vais aller suivre Plume-d'au-delà-des-eaux avant d'aller tous vous voir, à tour de rôle. »

Il m'est impossible de vous décrire la fin de la journée, la nuit et le lendemain. Je ne repris conscience que bien plus tard, cheminant dans la forêt par des sentiers étroits, à peine tracés, des coulées de pécaris ou d'autres animaux sauvages... Pendant des heures, j'étais resté en adoration des yeux noisette, des pommettes hautes, d'un sourire ravageur aux dents de lait et au goût de miel. Nous avons sûrement dormi ensemble, chastement dans le même hamac, n'osant aucune caresse, car toute la tribu dormait autour de nous. Non, sincèrement, je ne me souviens pas avoir dormi, mangé, soulagé des besoins naturels. Peut-être mon vit a-t-il dépassé les normes de bienséance ? Que m'importe, j'étais follement, profondément, amoureux et la puissance de ce souvenir me suffit ! Au diable les détails.

Quand je repris conscience, nous n'étions même pas une dizaine, mes frères et mes cousins avaient suivi d'autres sentes, d'autres coulées sous les arbres, pour rejoindre leur groupe, leur famille.

Chaque soir, nous tendions les hamacs entre les arbres, à l'abri des serpents et surtout des fourmis. Quelques-uns partaient à la chasse si l'on n'avait pas tué assez de gibier en cheminant, d'autres allaient cueillir quelques végétaux, coupaient les lianes pour nous abreuver (un mètre de cette liane contenait un bon demi-litre d'une

eau claire, limpide, nullement polluée).

Dès six heures, la nuit tombait brutalement, nous n'avions que la lueur du feu de camp, les étoiles et la lune étaient cachées par les feuillages des grands arbres. Les moustiques vrombissaient autour de nous, à peine dérangés par la fumée...

Après le repas, nous restions un peu autour du feu à discuter des événements de la journée, des embûches et des particularités à vivre le lendemain. L'un ou l'autre demandait la parole, contait une histoire de mon peuple ou chantait les exploits de mes ancêtres, les refrains étaient repris en cœur. Sans la chaleur et les bruits de la jungle, j'aurais pu me croire dans un camp de scoutisme.

Fleur-de-Nuages me prenait ensuite la main, nous montions dans notre hamac et nous dormions, étroitement enlacés. J'avais compris que notre couche ne deviendrait nuptiale que dans une hutte. Une pensée me taraudait l'esprit : Comment les Indiens font-ils l'amour ? Au sol, c'est impossible à cause des fourmis et autres animaux ; dans le hamac, cela me semblait de la haute voltige ; à ma connaissance, les Indiens n'avaient pas de mobilier ! À voir... En attendant, mes sens étaient exacerbés et les tendres caresses de ma fiancée m'enflammaient.

La sente était devenue un sentier agréable qui longeait la rivière. Les Indiens avaient abandonné leur nonchalance, ils étaient sans cesse sur le qui-vive, fouillant du regard chaque bosquet, chaque tas de pierres.

Fleur-de-Nuages me prit la main, brusquement craintive. Dans un souffle, elle me dit : « Chut, suis-moi, ne fais pas de bruit. »

D'un pas de côté, elle m'entraîna par une coulée dans la végétation luxuriante, les plantes s'écartèrent à peine, se refermèrent derrière nous ; seul un chasseur aurait pu suivre notre piste. Du coin de l'œil, j'avais cru m'apercevoir que les autres membres de mon groupe avaient fait de même, qu'ils s'étaient écartés du bon chemin, fondus dans la sylve.

Peut-être une heure plus tard, Fleur-de-Nuages fit halte près d'un petit cours d'eau. Elle puisa un peu d'eau et elle m'offrit à boire au creux de ses paumes. C'était un nectar plus enchantant que le champagne de la Tour d'Argent !

« Puis-je enfin parler ? Demandai-je en un souffle.

– Ici, oui je pense, me répondit-elle en un chuchotement.

– Pourquoi avons-nous quitté le bon chemin, pourquoi nous sommes-nous séparés, où sont les autres, le village ?

– Que de questions, petit citadin, me dit-elle avec un sourire avant de me flairer le nez¹³. »

Fleur-de-Nuages accepta quelques baisers sur les joues, les lèvres, la nuque, avant de reprendre : « Paul, si tu avais continué sur ce chemin, tu serais déjà mort. Ce n'est pas à moi d'en parler, mais nous avons trouvé un moyen de protéger le village et si nous nous sommes séparés, c'est pour que nos traces soient diffuses, presque impossibles à suivre. »

====*==*==*

13 Les Égyptiens flairaient le sol devant Pharaon, vie, santé, force, ils flairaient la joue de la personne aimée ; ils n'ont appris le baiser qu'à l'invasion des Grecs. Les Indiens, les Asiatiques, font encore de même, ils appuient la bouche et le nez contre la peau de l'autre personne, serrent les lèvres et aspirent en poussant de petits grognements. Essayez, c'est magique !

Le château des dames.

Les bonnes nouvelles se succèdent quelquefois très vite. Les officiers supérieurs débordés par une guerre statique ont eu sous les yeux la demande de mutation réclamée par ma mère.

Quand ils s'aperçurent qu'ils avaient dans leurs rangs Paul Pxxxx, petit-fils du richissime milliardaire et explorateur Eugène-Hector Pxxxx, ils faillirent faire une syncope ! Comment leurs bureaucrates avaient pu commettre une telle bourde ? Il fallait tout de suite y remédier, mais comment ? Ils ne pouvaient pas me démobiliser, ma blessure au ventre n'était pas assez importante. Ils ne pouvaient pas simplement me renvoyer dans mes foyers pour une quelconque cause d'inaptitude, la médaille que je venais de gagner les en empêchait.

Alors, ils choisirent une solution d'attente en faisant preuve de bienveillance. Ils décidèrent de m'expédier dans une cage dorée pour que l'on m'y oublie et ils envoyèrent un adorable jeune lieutenant à ma mère pour la prévenir de ma blessure bénigne et de ma future résidence.

Toutes affaires cessantes, ma mère demanda au lieutenant de la transporter au bord du Cher, dans le jardin de la France, au château de Chenonceaux transformé en hôpital.

Diane de Poitiers et Catherine de Médicis avaient pensé et créé ce magnifique château à cheval sur la rivière, au cœur de magni-

fiques châteaux de la Loire. En hommage à ces reines, on a surnommé Chenonceaux le château des dames. Pour les raisons que je vais vous narrer, pour moi aussi, il a été le château des dames.

Là, la brave femme se mit en quête d'une gentilhommière digne de notre rang et de notre fortune. Elle en trouva une fort agréable, un castel remanié au XVIII^e siècle, avec des jardins et une forêt privée, loin de valoir Chambord.

Elle demanda au lieutenant de rester à son service le temps qu'une limousine avec chauffeur lui vienne de Paris et elle exigea qu'on lui ouvre grand les portes de l'hôpital militaire !

Étant donné le nombre colossal de blessés, l'armée avait aménagé des hôpitaux un peu partout. Ici, à Chenonceaux, les malades étaient accueillis dans le château et hébergés dans les salles dominant la rivière. Un cadre idyllique après la boue et les tranchées.

C'est là que ma mère me rejoignit. Sans aucun respect pour le règlement, elle se fit conduire auprès de mon lit, réclama une chaise et elle me fit la conversation, me tenant négligemment la main.

Le médecin-chef arriva dans les cinq minutes, obséquieux, rampant devant cette dame fortunée pouvant se permettre de circuler dans une voiture de la Grande Armée Française avec un chauffeur et un lieutenant pour petit personnel.

Ma mère reçut le médecin-chef avec la classe qu'elle dispensait dans son salon parisien. Elle tendit une main indifférente pour recevoir un baise-main. D'un ton dominateur, elle demanda quel était mon état de santé, quels soins l'on pouvait me donner, quand je pourrai sortir, si l'on pouvait me confier à un BON hôpital civil.

Le médecin-chef blêmit à peine sous cet affront ! Il se fit rassurant, il expliqua que malgré la quantité de blessés, son hôpital était l'un des meilleurs. Il affirma que ma blessure était légère, qu'elle ne méritait guère plus de deux semaines de repos, quant à quitter son établissement pour une clinique civile, c'était impossible, le

sacro-saint règlement ne pouvait le permettre.

Certaine de son charme et de son autorité, ma mère changea imperceptiblement de registre. Elle se fit charmante, causante. Le médecin-chef l'écouta, ravi...

Mon grand-père m'avait déjà expliqué que ce genre de personne est idéal si l'on a besoin d'un contremaître, d'un garde-chiourme, d'un esclave ; on peut leur demander ce que l'on veut, on est certain que ce sera fait avec zèle ; on peut facilement les tenir en main avec le système de la douche froide, en alternant semonces et compliments.

Quand le médecin-chef retourna aux autres malades, il était presque amoureux de ma mère, prêt à mettre sa main au feu pour elle ! J'avais déjà constaté l'ascendant de ma mère sur les hommes et cette nouvelle démonstration me fit juste sourire.

Un sourire qui se figea sur mes lèvres en voyant s'approcher une infirmière !

Je ne fis pas attention à sa silhouette juvénile mise en valeur par une blouse blanche légèrement cintrée, je fis peu de cas de ses pieds ravissants surmontés de mollets à croquer ! Non, je ne voyais qu'un visage à l'ovale plaisant, un sourire enchanteur. Avec sa peau blanche et ses cheveux dorés comme les blés dépassant de la coiffe, elle me faisait remémorer une phrase de la Bible évoquant le lait et le miel !

Elle s'approcha, se présenta. Elle disait s'appeler Marie-Claire et vouloir prendre soin de moi. Bien sûr, ajouta-t-elle en rosissant joyeusement, je ne serais pas son seul malade, mais elle accourrait au moindre appel.

À mon plus grand désagrément, ma mère accapara son attention ! Moi, je la dévorais des yeux et je ne désirais qu'une chose, c'est que ma mère nous laisse en tête-à-tête.

Quand Marie-Claire nous quitta avec un sourire et un petit geste de la main, ma mère prit la mienne et me dit sur le ton de la confiance : « Elle a l'air très bien cette petite, elle est de ton âge. Elle

est de notre monde aussi, ses parents habitent à deux pâtés de maisons de chez nous. Voyons, tu sais bien, son père est le Marquis De Mmmmm, une grande famille ! Elle est fille unique. Elle a demandé à être utile pour la France et son oncle, le Général de Ggggg l'a envoyé ici. Tu as beaucoup de chance mon Paul, j'avais entendu parler d'elle, elle a une excellente éducation, elle est fort aimable et dévouée. »

Ma mère se leva alors, obligeant le lieutenant à quitter sa chaise et à interrompre la cour endiablée qu'il faisait à une autre infirmière.

Combien je haïssais ce hobereau qui avait obtenu un poste bien tranquille à l'arrière alors que des milliers de garçons honnêtes et travailleurs étaient massacrés ! Peut-être que mes compagnons de chambré faisaient partie de ces héros anonymes morts pour la France. Il faudra que je me renseigne...

Ma mère, disais-je, se leva et elle m'embrassa en me confiant : « Paul, mon chéri. J'ai loué une petite maison non loin d'ici. Je viendrai te voir souvent. Ne guéris pas trop vite, je tiens à te garder en vie, loin des horreurs de cette guerre. Laisse-moi le temps de te trouver une affectation digne des Pxxxx. »

Avais-je jamais dit à ma mère que je l'aimais ? De la voir se pencher à mon chevet, jour après jour, de la sentir attentive, de pouvoir lui raconter ma vie dans la jungle, mon naufrage, ma guerre, mes craintes et mes espoirs, je me mis à l'apprécier puis à l'aimer... N'allez pas croire que ce fut facile ! N'oubliez pas que j'avais été élevé par une nourrice, une gouvernante, des femmes de chambre, des cuisinières, les valets, le chauffeur. Tous ces gens m'avaient témoigné tant d'affection que j'avais l'impression de les trahir en murmurant à ma mère : « Maman, je ne t'ai jamais dit que je t'aimais. »

Elle ne me répondit pas de suite.

Elle me regarda bien en face et elle répondit : « Je sais bien que tu m'aimes, ce n'est pas la peine de me le dire. »

Ce jour-là, j'ai pleuré quand elle est partie ! J'avais tant de peine ! Je lui offrais mon cœur et un amour tout neuf et elle en avait fait si peu de cas.

Pour pleurer discrètement tout mon saoul, je m'étais roulé en boule, la tête dans l'oreiller.

Marie-Claire vint à ce moment, elle aurait pu s'affoler, croire que j'avais mal. Non, elle avait senti mon chagrin et elle se contenta de me caresser avec douceur à travers le drap.

Ce contact étrange me calma et m'intrigua, je n'avais jamais connu cette espèce de contact ! Ma domesticité ne se le serait pas permis, Evangelica avait d'autres genres de caresses ainsi que Fleur-de-Nuages.

Je ravalais mes sanglots et je sortis lentement ma tête de dessous les draps, cherchant du regard la cause de cet attouchement agréable.

Je ne fus pas surpris de rencontrer le regard compatissant de mon infirmière préférée ; elle avait toujours su faire les choses avec tact. Je me souvins de la première toilette, elle avait apporté sa cuvette, le savon, la serviette... Elle était craintive, car ses premières expériences en ce domaine avaient été malheureuses, elle n'avait jamais vu un homme nu et certains malades étaient mal embouchés, grossiers ou obsédés. Plusieurs fois, elle avait dû appeler à l'aide une religieuse, la vue de la cornette calmait les plus excités.

Je ne savais pas tout cela, je fus aussi gêné qu'elle quand elle entreprit de m'enlever mon pyjama pour ma toilette intime. En voyant mon vit, elle n'eut qu'un froncement de sourcil, aucun commentaire, aucune autre manifestation. Je me sentis soulagé et les jours suivants, c'est avec plaisir que je la voyais venir pour prendre soin de moi, je me sentais un homme normal.

Par la suite, je sus qu'elle avait été grandement étonnée ! Les blessés, choqués, épuisés, n'avaient souvent qu'une bistouquette ; quand ils allaient mieux, ils avaient une bitte honorable ; rétablis,

ils avaient un braquemart agressif et ils lui faisaient peur.

Dans tous les cas, elle n'avait jamais vu un engin avec des proportions aussi étonnantes que le mien !

Marie-Claire compatissait à mon chagrin sans m'en demander la teneur et je lui en savais gré. Comment un grand garçon, un héros des tranchés, pourrait raconter qu'il était triste, car sa maman ne lui avait pas répondu : *Je t'aime...*

Quand j'eus ravalé mon dernier sanglot et tenté de lui sourire, elle eut une mimique d'excuse et elle me dit : « Pardon Paul de te quitter si vite, aujourd'hui il y a beaucoup de blessés et je me dois à eux tous. À bientôt, souffla-t-elle dans un sourire radieux en s'enfuyant. »

====*==*

Les jours passaient trop vite, ma blessure au ventre s'était refermée et elle était en bonne voie de guérison ; la baïonnette avait aussi éraflé mon sexe à travers l'étui, mais ce n'était qu'une éraflure sans conséquence.

Je restais des heures sur mon lit à ruminer mon passé récent.

Souvent, ma mère m'entraînait dans les ravissants jardins à la Française de Chenonceaux. Nous marchions lentement le long des allées de buis, des massifs de fleurs, des canaux...

Et ce fut le dernier jour de mon hospitalisation au château des dames.

Nous cheminions dans les jardins, ma mère, Marie-Claire et moi.

Je savais déjà que j'étais amoureux d'elle, je savais aussi que je ne lui en parlerai jamais, quel avenir une jeune femme belle et gentille pouvait avoir avec un monstre ? Elle aimait les enfants et elle ne pourrait jamais en avoir. Elle était belle, bien faite et elle devrait se contenter de caresses ? Quelle femme pourrait accepter une union dans de telles conditions ?

En effet, j'étais tellement amoureux de Marie-Claire que je ne

pouvais entrevoir que le mariage. Pour être franc, ma mère faisait tout pour orienter mon avenir en cette voie.

Comment dire à ma mère que je ne pourrai jamais avoir de rapport avec une femme normale, ni lui donner de petits enfants et, par là même, pas d'héritier pour notre fortune.

J'avais pris une décision, bien sûr une décision de lâche, en tant qu'homme, je me refusais à affronter la situation, à parler franchement aux deux femmes de ma vie. Je préférais retourner affronter la mort !

La promenade terminée, je retournai à ma chambre ; ma mère fit signe au chauffeur de la ramener à la gentilhommière ; Marie-Claire courut s'occuper des autres malades.

Je laissai mon destin amoureux se terminer ainsi. J'espérai simplement que Marie-Claire ne serait pas là le lendemain quand l'Armée viendrait me réclamer. Ma blessure n'était pas complètement cicatrisée, mais j'étais en état de tenir un fusil face à l'ennemi ou un porte-plume à l'arrière.

==*=*=*=*

En pleine nuit, quelqu'un vint me secouer en tenant fermement mon épaule.

Une voix anonyme grondait à côté de mon oreille : « Mais taisez-vous donc, vous empêchez les autres malades de dormir. »

Une main ferme se posa sur mon front et je constatai en même temps que l'infirmier que j'étais brûlant et que mes cris n'étaient pas dus à un cauchemar, mais au délire causé par la fièvre !

Le médecin de garde intervint, me donna à avaler quelque chose, laudanum ou autre, et je sombrai dans un sommeil tourmenté.

Je me réveillais comateux, nauséux. Ma mère était à mon chevet, elle posait des serviettes fraîches sur mon front.

Elle appela un infirmier pour signaler mon réveil et elle me caressa le front en me racontant que je dormais depuis trois jours ! Qu'elle passait les journées à mon chevet et que Marie-claire ve-

nait me veiller toutes les nuits.

J'en avais chaud au cœur d'apprendre que les deux femmes de ma vie se dévouaient ainsi pour moi. Puis j'eus un immense regret d'être encore là, que cette jeune fille se ruine la santé pour moi alors que je refusai tout avenir commun.

J'avais mal à la tête, au ventre, j'avais du mal à bouger une jambe... Qu'est-ce que j'avais donc ?

Ma mère me rassura tout de suite, ma blessure s'était infectée, il avait fallu que le chirurgien la débride, qu'il nettoie et qu'il me suture à nouveau après avoir posé un drain.

Je n'en entendis pas plus, je repartis dans le monde des rêves avec en mémoire une petite phrase constatant que souvent les malades faisaient une rechute au moment de repartir au combat, sûrement la peur.

Je n'ai aucun souvenir des jours suivants...

Je repris pleinement conscience dans une chambre lambrissée, tendue de draps blancs.

Un médecin m'auscultait gravement secondé par une infirmière blonde à la peau délicatement rosée.

Je clignai des yeux, m'efforçant de reconnaître ces personnes et ce lieu.

Et je me rendormis avec un sourire, j'avais reconnu Marie-Claire.

Au réveil suivant, ma mère était à mon chevet, j'étais toujours dans une chambre inconnue. Je balbutiai quelques mots, la bouche desséchée, la langue pâteuse.

Ma mère me donna doucement à boire, puis elle tira sur un cordon. Une sonnette résonna quelque part derrière des murs épais.

Une soubrette, une gentille brunette entra, portant sur un plateau en argent une soupière du même métal, des assiettes de Limoges 1787, une carafe et un verre en cristal de bohème. Elle posa le tout sur une desserte, elle disposa sur mon lit une tablette amovible et elle me servit une assiettée de bouillon clair et un verre d'excellent

bordeaux.

La servante, hélas, ce n'était pas Marie-Claire, recula de trois pas et se tint debout, à ma disposition.

Ma mère m'aida à avaler le bouillon délicieusement chaud et parfumé, il y avait le parfum d'un bon coq, de céleri, de carottes, délicatement assaisonné de poivre gris et de sel de Guérande.

J'avais un peu de mal à avaler, mais cela me fit le plus grand bien.

Quand je fis signe que je ne pouvais pas avaler une cuillerée de plus, ma mère porta à mes lèvres le verre de vin tannique. Une gorgée parfumée descendit lentement au fond de ma bouche et je reconnus la saveur de mon vin préféré, de ma vigne, car mon grand-père, heureux de mon bon goût, me l'acheta pour mon quatorzième anniversaire.

Ma mère attendit que la soubrette ait débarrassé et soit ressortie pour me conter par le menu les derniers événements.

Quand j'eus mon accès de fièvre, ma mère s'était immédiatement portée à mon chevet.

Constatant l'inefficacité des médecins présents, elle avait fait appeler un chirurgien de ses amis.

Celui-ci avait rapidement constaté une carence des soins et il avait fait un rapport en haut lieu après m'avoir conduit en salle de soins et opéré. La mort faisait assez de dégâts sans que les médecins se mettent à l'aider !

Ma mère réclama que je sois transporté chez elle, dans la gentilhommière qu'elle venait d'acheter à proximité de Chenonceaux. À ceux qui craignaient que je ne sois intransportable, elle rétorqua qu'il valait mieux que je décède dans un lieu correct plutôt que dans ce foutoir. Elle manœuvra tant et si bien que Marie-Claire fut détachée à notre service.

Je me trouvais donc dans cette gentilhommière, soigné par ces deux femmes et par un grand chirurgien qui avait accepté de venir

me voir tous les jours.

En peu de temps, je fus capable de me lever et de prendre mes repas avec ma mère et Marie-Claire dans le boudoir attenant à ma chambre.

Souvent, nous ne partagions que le repas du soir, car Marie-Claire me veillait toute la nuit et elle avait besoin de se reposer.

La jeune femme avait aussi pris l'habitude de venir me rendre visite à son réveil, dans l'après-midi après s'être rafraîchie.

Je passais donc des journées délicieuses, entrecoupées de marches dans les bois, de siestes profitables, de repas raffinés.

==*=*=*==*

En peu de jours, je passais de l'état de grand malade à celui de convalescent.

Un après-midi, Marie-Claire vint me rendre visite, rose d'excitation. « Mes parents viennent me rendre visite ! Ainsi que mon oncle, le Général Gggg. Je suis si heureuse. »

J'étais heureux de son bonheur et je m'émouvais à l'idée de rencontrer ses parents.

Marie-Claire continuait son babil.

Elle baissa la voix et elle me confia : « Mère m'a écrit qu'elle voulait me parler longuement d'Eustache. C'est le fils d'un industriel associé aux affaires de mon père. Cet Eustache aurait demandé l'autorisation de me faire la cour avant de demander ma main ! »

Je restai un instant silencieux, ruminant ce flot d'informations...

Celle que j'aime allait être demandée en mariage par un autre, des bras inconnus allaient enserrer sa taille, des lèvres autres allaient se poser sur les siennes, des mains étrangères allaient caresser sa peau. J'en eus un malaise !

Marie-Claire s'aperçut que la tête me tournait et elle questionna en posant sa main si douce sur la mienne : « Qu'avez-vous donc

mon ami ?

– Je ne veux pas être votre ami ! » hurlais-je presque.

Marie-Claire pâlit et demanda d'une voix blanche : « Vous ne voulez pas être mon ami ! Seriez-vous si méchant ? Ne vous ai-je pas soigné avec dévouement ? Si vous ne voulez pas être mon ami, que suis-je donc pour vous, une banale infirmière ?

– Non, m'écriai-je ! Vous êtes plus que mon amie, je tiens tellement à vous. » Je fis silence quelques secondes, silence qu'elle respecta en me fixant, attendant quelque chose que je me refusai à lui donner.« Marie-Claire, je tiens à vous plus qu'à la vie et je ne veux pas vous partager.

– Qui parle de me partager, railla-t-elle. Si je me marie, je n'appartiendrais qu'à mon époux !

– J'aimerais être cet homme-là, mais c'est impossible ! »

Marie-Claire se pencha un peu vers moi ; elle était heureuse d'avoir réussi à briser le mur d'habitudes qui s'était dressé entre nous.

Maintenant, elle voulait être rassurée sur mes sentiments, mes intentions.

Bêtement, je voulais esquiver, continuer à vivre comme si rien n'était... Mais il y avait Eustache et si elle ne lui accordait pas sa main, d'autres lui succéderaient. J'allais perdre à jamais cette jolie et charmante jeune fille.

Marie-Claire sentit ma fuite avant que je n'eus fait un geste, prononcé une parole... Elle mit ses doigts parfumés sur ma bouche et elle murmura avec un sourire si doux : « Je ne veux pas perdre de temps en discussions futiles, nous en avons si peu devant nous. La guerre a tué tant d'hommes, il y a tant de veuves et de fiancées désolées. Si vous m'aimez, mon ami, dites-le à mes parents, demandez la permission de me faire la cour et de se marier avant que vous ne repartiez au combat. Si vous deviez être tué, je demande l'honneur d'être votre épouse et, si Dieu le veut, je souhaite porter un enfant de vous. »

Mes yeux s'étaient sûrement arrondis de stupeur ! Jamais une

femme honnête ne demande un homme en mariage !

Marie-Claire restait figée devant moi. Elle avait parlé et elle craignait les conséquences de ses paroles.

Je me doutai qu'au moindre mot, elle se lèverait, elle partirait, et je ne la reverrai plus jamais.

En cherchant quoi répondre, instinctivement, j'avais avancé mes deux mains pour emprisonner les deux siennes et j'avais penché mon buste vers elle, rapprochant mon visage de son visage.

Cela devait lui répondre mieux que toutes les déclarations d'amour du monde car je vis ses yeux s'illuminer, sa bouche s'entrouvrir.

« Marie-Claire, je tiens à toi ! »

Je la vis pâlir, je sentis ses mains se crispier, prêtes à se retirer.

Je désirai la retenir : « Non, ne partez pas ! Je veux passer ma vie avec vous. Mais je ne pourrai jamais être votre mari, avouai-je enfin. »

Elle fronça les sourcils : « Qu'est-ce à dire ?

– Mon infirmière, vous avez vu comment je suis bâti, je, je, balbutiai-je. »

Elle eut un petit sourire narquois. « Vous êtes plus grand que les autres, est-ce là votre problème ?

– Oui, c'est là. J'ai eu des contacts avec d'autres femmes et je me suis aperçu que je ne pouvais pas... »

Cette fois, Marie-Claire se fit réellement moqueuse. « Vous ne pouviez pas quoi, mon petit Monsieur ?

– Je suis trop gros, avouais-je dans un souffle.

– Trop gros ! Vous voulez dire que vous n'avez pu honorer aucune de ces femmes ?

– Si, j'ai pu, avec une... Avec les autres, cela a été impossible. »

Marie-Claire parut soulagée. « Que me contez-vous mon ami, constata-t-elle en rougissant. Si une de ces femmes a pu vous, disons, accueillir, les autres auraient dû, elles aussi ? Non ?

– Evangelica, ma première et unique maîtresse était une femme

fort aimable et, de par sa profession, elle était plus à même de s'ouvrir à moi. Fleur-de-Nuages a tenté bien des choses, elle a trouvé comment se dilater sans pour autant devenir ma femme. Deux autres Indiennes, mères de plusieurs enfants, n'ont pas réussi. Je me suis donc résigné à avoir le plus grand vit du monde et à ne jamais pouvoir m'en servir...

– Mon petit Monsieur, s'exclama Marie-Claire. Vous dites des bêtises ! D'abord, pour se marier, il faut s'aimer et quand l'on aime, on est prêt à beaucoup de sacrifices ! Moi, je vous aime pour la beauté de vos sentiments, votre gentillesse, votre prévenance.

– Moi aussi je vous aime Marie-Claire, osais-je enfin avouer. Mais j'ai tellement peur de vous décevoir sur ce chapitre.

– Paul, dit Marie-Claire en déposant un baiser sur le bout de mon nez. Je vous autorise à me faire la cour et à m'épouser avant d'être complètement guéri et de repartir à la guerre. Pour ce dont nous venons de discuter, l'avenir nous dira si nous pourrions ou non avoir d'enfants.

– J'ai si peur...

– De quoi avez-vous peur, grand nigaud ? Si vous m'aimez, annoncez nos fiançailles à votre mère que voilà. »

J'étais pris au piège. Ma mère avançait vers nous de son pas tranquille. Elle avait sûrement remarqué que notre entretien était plus qu'amical et elle nous laissait le temps de lui annoncer la bonne nouvelle.

Bonne comédienne, elle eut l'air surpris que nous envisagions l'avenir ensemble.

Ensuite, elle prit la main de sa belle-fille et la mienne.

Elle les réunit en nous souhaitant simplement beaucoup de bonheur.

Au souper, elle nous confia que cette gentilhommière était son cadeau de mariage.

====*==*==*